

Bernissart | Les opérations de forage viennent de démarrer au-dessus du fameux cran avec pour objectif la localisation d'autres squelettes

Iguanodons : le compte à rebours enclenché

Depuis le début de la semaine, les opérations de forage ont débuté à la verticale du Cran des Iguanodons. D'ici quelques semaines, le temps d'atteindre la profondeur visée, on saura enfin si d'autres dinosaures dorment depuis la nuit des temps dans l'argile locale.

VALÉRY SAINTGHISLAIN

A Bernissart, beaucoup sont convaincus que sous leurs pieds, enfouis dans ce sous-sol jadis si fertile en pépites de charbon, se terre toujours une autre richesse, venue elle aussi du fond des âges. Depuis que la pioche du mineur Jules Crêteur a heurté un os d'Iguanodon, en février 1878, les galeries du puits Sainte-Barbe n'ont pas eu le temps de livrer tous leurs secrets. A cette épo-

que-là, avec des moyens de fouilles rudimentaires, 29 squelettes d'Iguanodons avaient été mis au jour. D'autres ossements ont-ils échappé à la sagacité des chercheurs du 19^e siècle ?

C'est pour tenter de répondre scientifiquement à cette lancinante question qui taraude les esprits et aiguise les imaginations depuis des lustres que le professeur Jean-Pierre Tshibangu et son équipe de la faculté polytechnique de Mons sont à pied d'œuvre à Bernissart, au pied d'un terril adossé à la rue de Valenciennes.

Depuis mardi, 322 mètres au-dessus du fameux cran où les Iguanodons ont été retrouvés entre 1878 et 1881, les opérations de forage ont débuté. Nous avons démarré le forage du puits n°3. Nous sommes actuellement à moins 33 mètres. La progres-

sion moyenne, variable en fonction de la nature du sous-sol, sera d'une dizaine de mètres par jour. Si bien que le premier puits devrait être terminé d'ici un bon mois. Pour finaliser les quatre, cela devrait prendre quatre mois, confie Jean-Pierre Tshibangu, du service de mécanique des roches et exploitation des mines de la Polytech.

Quatre points de forages descendants chacun à 400 mètres sous terre sont prévus, formant ainsi un quadrilatère de 40 mètres de large sur 50 mètres de long, positionné à quelques mètres d'écart à peine à la verticale du fameux cran où les 29 squelettes ont été trouvés.

Les carottes extraites du sous-sol donneront déjà un indice précieux. Mais l'opération fera en plus appel à la technique de la tomographie sismique (lire ci-contre) afin de visualiser le sous-sol et de détecter l'éventuelle présence d'autres iguanodons fossilisés.

Les travaux de forage ont été confiés à la société Smet GWT, basée à Fleurus. Nous sommes spécialisés dans les forages de reconnaissance - nous avons d'ailleurs effectué les carottages sur le site pollué de Tarcienne - mais c'est bien la première fois que la deman-

de porte sur des dinosaures, reconnaît Jacques Van Looy, manager, conscient cependant des retombées pour l'entreprise.

La Polytech et Jean-Pierre Tshibangu n'ont, elle non plus, rien à perdre dans cette opération qui sera immanquablement riche en enseignements. Ce sera la première fois en effet que l'on utilisera la technique de la tomographie sismique au-delà de 100 mètres de profondeur. Si le résultat est concluant, on pourrait envisager son application dans la recherche et l'exploitation de ressources minérales. Il subsiste encore énormément de charbon dans le sous-sol européen qui ne demande qu'à être gaspillé depuis la surface en cas de crise pétrolière majeure. •

« La progression moyenne sera d'une dizaine de mètres par jour »

« Un apport en savoir-faire »

ENTRETIEN

Nom. Gosselin.

Prénom. René.

Profession. Ingénieur des mines à la retraite.

Age. 74 ans.

Particularité. Natif de Bernissart et fils de mineur. Membre de l'ASBL « Patrimoine Iguanodons ».

VALÉRY SAINTGHISLAIN

Pourquoi êtes-vous intéressé par le sort des iguanodons de Bernissart ?

D'abord, parce que je suis natif de Bernissart et que mon père y était mineur, ce dont j'ai toujours été très fier. En outre, je suis ingénieur des mines de formation. J'ai travaillé de 1952 à 1966 au charbonnage Boubier de Châtelet avant de finir ma carrière aux Ciments d'Obourg. J'ai donc, disons, une attirance naturelle pour le sujet.

Depuis quand vous passionnez-vous par le sujet ?

Un peu avant que je ne prenne ma retraite, au début des années nonante, le bourgmestre précédent m'avait demandé d'étudier la question d'une nouvelle campagne de fouilles. Mais à l'époque, je n'avais pas assez de temps. Je ne m'y suis investi que lorsque j'ai suggéré la création d'une ASBL paracommunale, « Patrimoine Iguanodons », en mai 1996.

Et à partir de là ?

En fait, tout le monde affirmait que le sous-sol renfermait encore d'autres iguanodons. Le point de départ de ma réflexion a été de dire comment peut-on le prouver ? J'ai alors rencontré le professeur Charlet de la Polytech avant d'aller fouiner, sur les conseils d'un de ses assistants, dans les archives du musée des sciences naturelles à Bruxelles. J'ai épluché les documents établis à l'époque. J'ai retrouvé un calque de 1883 faisant 2 mètres de long sur 1 mètre de large détaillant le

site des fouilles. J'ai reproduit ce document fidèlement en format A4. En 1998, l'intercommunale Idets a avancé un demi-million pour financer l'étude scientifique sur la faisabilité de forages menée par le professeur Tshibangu. Elle a permis de délimiter l'implantation la plus prometteuse.

Quel sera votre sentiment, si on met d'autres ossements au jour ?

Quel que soit le résultat, nous pourrions avoir la conscience tranquille : tout ce qu'il était possible de faire scientifiquement pour démontrer la présence d'autres squelettes aura été tenté. Si on ne trouve rien, ce n'est pas grave, la faculté polytechnique aura accru ses connaissances en technique de forages et en tomographie sismique. C'est un apport en savoir-faire indéniable. Par contre, si on trouve, il restera à intéresser des investisseurs privés ou publics. Si on va trouver Spielberg avec une image en 3D des squelettes, il déliera plus facilement les cordons de la bourse... •

Le premier puits devrait être achevé d'ici un bon mois. Trois autres devront encore être forés avant de procéder à la tomographie sismique. Photo AV Press.

REPERES

Tomographie sismique. En gros, cette technique s'appuie sur les mêmes principes que ceux qui régissent l'échographie. La méthode consiste à envoyer un choc sonore en un point grâce à un explosif, un canon à air, puis de mesurer à une certaine distance la vitesse de propagation des ondes. Les matériaux les plus élastiques génèrent des vitesses élevées et vice-versa si des obstacles sont traversés. En appliquant les vertus de l'imagerie en trois dimensions, il est possible de reconstruire une structure inter-

ne du terrain à partir du temps de parcours et des amplitudes des ondes sismiques. La tomographie existe déjà à faible profondeur (jusqu'à 100 mètres). Cette technique a notamment été utilisée pour examiner l'état des fondations de la cathédrale de Tournai. A Bernissart, l'expérience sera menée entre -200 et -400 mètres dans un volume délimité par les quatre puits de forage. Les chances de trouver « quelque chose » sont évaluées entre 43 et 80%, en fonction de la densité des découvertes de 1888.

